

elle prétend me servir, et cependant ses yeux sombres dardent sur moi de farouches éclairs.

—Alexandra de Bergstein ne se souvient-elle plus du 12 septembre et de Fodor Waritzine? demanda la bohémienne avec une étrange solennité.

Alexandra poussa un faible cri, et mit sa main devant ses yeux comme pour fuir une vision redoutable.

«Taisez-vous, malheureuse !» murmura-t-elle. «Comment osez-vous me parler ainsi?»

La bohémienne haussa doucement les épaules, puis elle reprit d'une voix lente et en scandant chacune de ses syllabes :

«Va la trouver,» m'a-t-il dit.

«Sur cette seule parole, je me suis mise en route, marchant de jour et de nuit, dormant sous la froide rosée, traversant le grand fleuve aux eaux sombres, comme si j'étais poursuivie par les ennemis de ma race. Tous, ils ont voulu me suivre, car tous, ils donneraient leur vie pour la reine Colombe. Enfin, après avoir fait nos quatre cents verstes, dédaigneux de la longueur de la route, des embûches du chemin, et ne songeant qu'au but à atteindre, nous sommes venus jusqu'ici, errant autour de ta demeure trop bien gardée, et moi traînant toujours ma tribu tout entière, pour le servir en te servant.»

Alexandra était suspendue aux lèvres de la belle zigane.

Tel était l'effet produit par ses étranges paroles, que la fière comtesse ne songeait pas à s'indigner d'un tutoiement si choquant dans sa familiarité.

«Parle,» reprit-elle d'une voix haletante, parle encore, je t'écoute. Et cette fois, je te demande : Que peux-tu faire pour moi ?

—Tenez,» murmura la tzigane, en désignant du bout de sa baguette un petit pavillon qui formait une aile en retour sur le corps de logis principal, «regardez sur ce mur éclatant de blancheur cette sombre ligne, étroite encore, mais inflexible, rigide, et gagnant du terrain à chaque minute. Dans quelques heures il ne restera plus de place au soleil vaincu par l'ombre. C'est l'image de ta destinée, Alexandra de Bergstein. Veux-tu que cette sombre ligne anéantisse peu à peu ta jeunesse et ta beauté? Veux-tu achever de vivre dans cette austère retraite où te retient la volonté d'un maître impitoyable? Le veux-tu?»

La comtesse releva la tête et respira fortement, comme pour faire mieux entrer dans ses poumons cet air de liberté promise.

Il me l'a dit,» reprit Colombe, «une seule parole de toi, et tout changera. Celui que je sers est bien puissant, presque aussi puissant que le tsar, notre maître à tous. Il peut, comme le rayon du soleil, briser la froide glace qui tient la source captive. Il peut, astre brillant, chasser la nuit et l'ombre, l'ombre où tu es plongée, comtesse Alexandra.»

Alexandra jeta les yeux autour d'elle. Personne sur la terrasse, ni dans les jardins. Macha avait eu soin d'occuper les domestiques à l'office, avec l'étalage des étoffes orientales et des images enluminées.

«Que faire?» murmura-t-elle.

«Croire en lui et en moi, son humble instrument.»

La comtesse sourit ironiquement.

«Si la foi suffisait!» dit-elle.

Et elle regarda bien en face son étrange compagne.

«Ecoute,» dit celle-ci, «es-tu bien décidée à secouer un joug odieux?»

—Oui, quoi qu'il en puisse résulter.

—Eh bien, ton salut est dans cette parole.»

Elle se pencha alors à l'oreille d'Alexandra, et lui dit quelques mots qui firent tressaillir la comtesse.

«C'est une entreprise difficile, dangereuse, peut-être,» murmura-t-elle.

«Pour lui, oui, mais pas pour toi. Demain, à cette même heure, je viendrai chercher ce que tu dois nous fournir. Il te sera facile de te le procurer, puisqu'il est absent pour huit jours encore.

—Comment sais-tu?»

—Colombe sait tout,» répondit fièrement la tzigane; «ses sujets, quand il s'agit de la servir, ont cent yeux et sent oreilles.»

IX

Moins d'une semaine après cette conversation, la police faisait une descente, à Saint-Petersbourg, à l'hôtel Woronzoff.

On y trouva, paraît-il, des papiers si compromettants pour le comte Serge, des preuves si palpables de la part qu'il avait prise à la dernière insurrection de Pologne, dont la répression venait d'avoir lieu, qu'ordre fut donné de l'arrêter aussitôt.

C'était un grand seigneur, mais la Sibérie est un gouffre qui engoutit indistinctement les boyards et les serfs. Quand on est accusé d'avoir donné la main à ce peuple combattant pour sa liberté, quand cette accusation est prouvée, la condamnation n'est pas loin.

Le comte Woronzoff saisi subitement au milieu de la nuit, comme il revenait dans sa terre de la Moldaïa, fut mis au secret de la façon la plus rigoureuse et dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit.

«J'ai un ennemi,» se dit-il, «un ennemi puissant, terrible, acharné à ma perte; mais comment le reconnaître?»

Le tsar était gravement malade à cette époque.

Le procès s'instruisit donc sans qu'il en entendit parler, et ce ne fut qu'à sa convalescence que la liste du premier convoi partant pour la Sibérie tomba sous ses yeux.

L'affaire avait été menée, du reste, avec la plus grande discrétion. Les amis du comte Serge le croyaient enseveli dans son domaine de la province, et n'avaient pas à s'inquiéter, par conséquent, de sa disparition.

Quant à la comtesse, elle venait d'être atteinte au même moment d'une fièvre nerveuse, qui avait dérangé, paraît-il, l'équilibre de ses facultés.

C'est du moins ce qu'assuraient aux domestiques Macha, qui ne quittait pas sa maîtresse, et un médecin venu de Moscou.

Elle ne recevait donc personne, ne lisait pas les journaux, et était trop malade elle-même pour s'apercevoir de l'absence prolongée de son mari.